

Essai

Gaétan Bélanger, Michèle Bernard, Patrick Guay, Yves Laberge, Thérèse Lamartine, David Laporte, François Lavallée, Suzanne Leclerc, David Lonergan, Yvon Poulin et Pierre Rajotte

Numéro 156, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/91986ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, G., Bernard, M., Guay, P., Laberge, Y., Lamartine, T., Laporte, D., Lavallée, F., Leclerc, S., Lonergan, D., Poulin, Y. & Rajotte, P. (2019). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (156), 48–53.

Gérald Gaudet

NICOLE BROSSARD

L'ENTHOUSIASME, UNE RÉSISTANCE QUI DURE

Le Noroît, Montréal, 2019, 106 p. ; 20 \$

Connaît-on Nicole Brossard ? Quelle Nicole Brossard connaît-on ? La poétesse que l'on disait froide, cérébrale et abstraite ? Ou la femme fervente qui nous dit, le plus simplement du monde, « j'aime la vie » ?



Toutes deux prennent la parole dans les quatre entretiens que nous offre Gérald Gaudet : trois entretiens parus ailleurs en 1985, 1990 et 2016, qu'il fait précéder d'un entretien inédit, de 2016 lui aussi. Chacun est accompagné d'une brève introduction.

Soyons franc d'entrée de jeu : je ne recommande pas ces substantiels entretiens à qui ne connaît pas au moins un peu le parcours et l'univers de Brossard, je ne proposerais

certainement pas ce livre comme porte d'entrée dans l'œuvre. Pas que les entretiens ne soient pas solides et éclairants. Au contraire. Ils vont droit au but, directement au cœur de la question, et là réside peut-être une partie de mon hésitation : Brossard n'est pas une écrivaine aisée. Son œuvre est exigeante, nous dit Gaudet, et la langue en est déconcertante. Le centre de son œuvre, c'est l'inscription du sujet féminin dans notre symbolique et notre imaginaire fortement masculins et dans la langue patriarcale. Il faut presque inventer la femme, suggère Brossard dans l'entretien de 1985. Vaste programme.

D'abord et avant tout une exploratrice, Brossard est une auteure pour qui « c'est souvent l'écriture qui excite et provoque l'écriture ». La perspective suivante résume sans détour une partie de sa conception de l'écriture : « [...] j'ai toujours pensé que ce que je sais, je le parle, alors que ce que je ne sais pas encore je le découvre en écrivant ».

Dans son œuvre, observe Gaudet, le métalangage voisine avec des termes spontanément plus « colorés », bien que le métalangage gagne lui aussi une sorte de sensualité. Chez elle, par exemple, sur une même réplique, les mots *nanoseconde*, *grammaire* et *biosynthèse* côtoient *jonglerie*, *geste* et *paysage*. Et l'inévitable *désir* n'est jamais bien loin, un vocable qu'on associe tellement à l'espace sémantique de l'auteure du *Désert mauve* et de *Picture Theory*. Ici, cependant, dans ces entretiens, les mots centraux sont *enthousiasme* et *énergie*, même si le premier, regrette Brossard, de nos jours, « a plutôt tendance à être 'commercialisé' et, comme plusieurs produits, à être éphémère ».

Gaudet connaît l'œuvre comme le fond de sa poche. Par le biais des questions et des remarques de cet interlocuteur privilégié, Brossard nous livre ses réflexions sur le carnet, sur la prise de notes et la posture de travail, sur la littérature et la fiction, sur la sexualité. Elle a sur la littérature certaines formules et des aperçus que je trouve justes et stimulants : « Tant et aussi longtemps que nous ne saurons pas ce qu'est la littérature, il y aura de la littérature ». « Dans une histoire littéraire, observe-t-elle encore, il y a des écrivains spirituels, des intellectuels, des affectifs, des littéraires, c'est-à-dire qui tirent une grande partie de leur inspiration dans la littérature elle-même. » Nicole Brossard appartient à ce dernier groupe. À ceux pour qui la langue et les outils langagiers demeurent le fondement même du travail et de l'enthousiasme de l'écrivain.

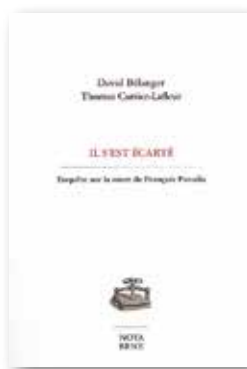
Patrick Guay

David Bélanger et Thomas Carrier-Lafleur
IL S'EST ÉCARTÉ

ENQUÊTE SUR LA MORT DE FRANÇOIS PARADIS

Nota bene, Montréal, 2019, 224 p. ; 23,95 \$

En plus de ses 250 éditions, de ses nombreuses traductions et de ses diverses formes d'adaptation (cinéma, théâtre, radio-roman, bande dessinée, suite romanesque, etc.), le roman *Maria Chapdelaine*, ce grand classique de la littérature du début du XX^e siècle, a généré de multiples relectures.



Déjà en 1980, dans *Le mythe de Maria Chapdelaine*, Nicole Deschamps constatait qu'il s'agit d'un « récit qui se perpétue en marge de lui-même et de son histoire », qu'il « est d'abord l'œuvre de ses lecteurs qui, à leur insu, l'inventent à leur façon ». Jusqu'à présent toutefois, peu d'études se sont réellement intéressées à la mort de François Paradis, une mort « gênante », voire suspecte, nous apprend l'ouvrage de David Bélanger et Thomas

Carrier-Lafleur. Selon ces derniers, en effet, « quelque chose est camouflé dans le récit de Louis Hémon, là où sont enterrés, sous la neige, le corps et le souvenir de l'aventurier ». Aussi est-ce à une forme d'enquête policière qu'ils nous convient, une enquête qui s'emploie à élucider la mort énigmatique du soupireur de Maria.

Pour mener leur enquête, les auteurs avancent quelques hypothèses, mais surtout convoquent diverses sources : certaines œuvres précédentes de Louis Hémon, dont une nouvelle qui s'intitule « L'enquête », les trois importantes adaptations

cinématographiques du roman, celle de Julien Duvivier (1934), celle de Marc Allégret (1950) et celle de Gilles Carle (1983), d'autres productions cinématographiques comme *La mort d'un bûcheron* (1973) de Gilles Carle, *Le vendeur* (2011) de Sébastien Pilote, etc. Prenant le relais du texte, nous disent les deux auteurs, « ces œuvres nous offrent de nouvelles conditions pour penser le drame de Maria Chapdelaine ». Il est vrai qu'à lui seul, le roman de Hémon ne donne guère dans l'intrigue policière. Mais une fois reconsidéré à l'aune des divers hors-textes, il laisse entrevoir des ficelles jusqu'alors inaperçues : « Toutes les adaptations *donnent à voir* la mort de François Paradis. Là où le roman de Hémon cachait et réduisait, les films, systématiquement, montrent ».

Repenser ainsi le drame de Maria Chapdelaine ne manque pas d'originalité et d'audace et suscitera sans doute diverses réactions. Pour ceux qui considèrent que le roman est un monument classé, ce déverrouillage pourra paraître plutôt excessif et surinterprétatif. Qu'il suffise à cet égard de rappeler la polémique qu'avait entraînée en 1992 la suite romanesque quelque peu iconoclaste de Gabrielle Gourdeau *Maria Chapdelaine ou le paradis retrouvé*. En revanche, ceux qui estiment que la richesse d'une œuvre littéraire du passé se mesure entre autres aux diverses virtualités et potentialités que l'on peut constamment y activer seront intrigués par la nouvelle lecture. Ils y reconnaîtront la méthode de critique policière et d'investigation littéraire de Pierre Bayard : on se rappellera entre autres *Enquête sur Hamlet* (2002), dans lequel Bayard réexamine la fameuse pièce de Shakespeare et montre, contre toute attente, que Claudius n'est pas l'assassin du père d'Hamlet. Or, le roman de Hémon se prête bien à ce genre de réinterprétations, voire « d'extravagantes fabulations », pour reprendre l'expression de Nicole Deschamps (*Le mythe de Maria Chapdelaine*, 1980). Quarante ans plus tard, force est d'admettre en effet que Bélanger et Carrier-Lafleur semblent donner raison à Deschamps, à ceci près que leur affabulation, pour extravagante qu'elle puisse paraître à première vue, n'en est pas moins prégnante.

Pierre Rajotte

Antonine Maillet

CLIN D'ŒIL AU TEMPS QUI PASSE

Leméac, Montréal, 2019, 170 p. ; 21,95 \$

Écrire parce qu'elle n'aime rien faire d'autre, parce qu'une force intérieure l'habite, parce que les personnages affluent et lui demandent de les laisser vivre, parce qu'écrire, c'est être.

Antonine Maillet écrit depuis toujours et écrira aussi longtemps que sa vie durera.

Ce *Clin d'œil au Temps qui passe* est un hymne à l'écriture : « Ce Temps, c'est le mien, c'est moi. Ma vie. Une valse à trois temps : l'aube, le plein jour, la brunante ». Les trois phases de

sa vie : la pulsion d'écrire ou de s'imaginer écrire, écrire ce qu'elle a imaginé, dresser et écrire le bilan.

Dans *Fais confiance à la mer, elle te portera* (Leméac, 2010), un très beau et touchant essai, elle donne les trois mots clés de son « arsenal » : liberté, imagination et inspiration ; elle y écrit d'ailleurs : « [...] mon premier personnage, que je le veuille ou non, c'est moi ». Dans *Clin d'œil*, ce moi s'incarne sans passer par l'intermédiaire d'un personnage. Le style demeure, la fantaisie aussi, le charme également. Les deux livres ont beaucoup en commun, la vie et l'œuvre de Maillet étant indissociables.



Ainsi certaines anecdotes sont présentes dans les deux ouvrages et les deux évoquent son cheminement de l'enfance à la vieillesse. Si le premier se construit autour des œuvres, dans le second, qui se rapproche du récit autobiographique, les œuvres sont rarement nommées, sauf *La Sagouine* et *Pélagie-la-Charrette*, auxquelles l'auteure consacre plusieurs pages, les deux étant ses textes phares.

Mais Antonine Maillet ne peut se limiter à écrire une simple autobiographie. L'écriture l'emporte sur les faits, et le temps devient le Temps, « un nouveau personnage qui vient de loin et ne ressemble à personne ». Ce Temps qui ponctue sa vie, ce Temps qui court jusqu'à l'époque lointaine où elle rencontre Rabelais à qui elle voue une admiration qui nourrira ses propres écrits.

Elle glisse sur les chemins qu'elle a parcourus, accentuant certains faits, en laissant d'autres dans l'ombre. De sa vie personnelle, on apprendra peu de choses ; de sa vie avec son œuvre, beaucoup, même si elle ne l'aborde qu'à travers l'exigence de l'écriture. De son enfance, on saura qu'elle racontait à d'autres des romans qu'elle n'avait pas – encore – écrits ; de sa vie de religieuse, on ne saura rien ; de ses relations personnelles, rien, si ce n'est une évocation empreinte de tendresse de Mercedes Palomino, qu'elle appelle « sa compagne » ; de sa carrière, peu. Elle ne se confie qu'à travers sa démarche d'écrivaine, qui occupe la place centrale de ce livre, à l'exception de la dernière section, « La brunante », la plus touchante, où elle parle en toute simplicité de son « vieil âge ».

Demeure le plaisir toujours renouvelé de la lire, de la laisser broder ce qu'elle veut bien nous offrir, sans chercher à souhaiter davantage. Sa langue porte le chant de son Acadie, source première de son inspiration, et elle sait la raconter, que ce soit à travers le « moi » devenu personnage ou par l'intermédiaire de ceux qui sont nés du croisement de sa vie et de son imaginaire.

David Lonergan

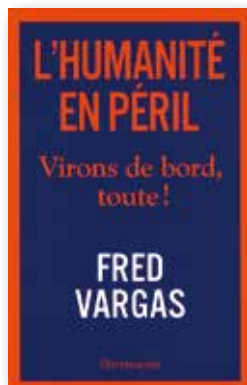
Fred Vargas

L'HUMANITÉ EN PÉRIL

VIRONS DE BORD, TOUTE !

Flammarion, Paris, 2019, 248 p. ; 28,95 \$

La bien connue et fort appréciée romancière française Fred Vargas délaisse les folles et toujours fascinantes mésaventures de son commissaire Adamsberg pour lancer un appel à tous « sur l'avenir de la Terre, du monde vivant, de l'Humanité. Rien que ça ».



Fred Vargas – ou Frédérique Audoin-Rouzeau – est née à Paris en 1957. Auteure d'une vingtaine de romans policiers publiés dans 22 pays, elle est docteure en archéozoologie, médiéviste et anciennement chercheuse au prestigieux CNRS de France (Conseil national de la recherche scientifique). Sa formation en sciences se manifeste dans ses polars par un souci obsessionnel du détail et de la vraisemblance, qui ajoute un niveau d'intérêt non négligeable à sa

plume vive et humoristique.

« Mais bon sang, comment vais-je me sortir de cette tâche insensée ? Alors que je sais très bien que vous auriez préféré que je vous livre un roman policier », avoue-t-elle. Il faut savoir que Vargas a publié un court texte sur le sujet il y a dix ans, lequel texte, toujours actuel, a été lu en décembre 2018 à l'inauguration de la 24^e Conférence des Parties à la Convention-cadre des Nations Unies sur les changements climatiques. Elle a ensuite décidé de pousser plus avant ses recherches, en souhaitant mettre fin à la « désinformation dont nous sommes victimes ».

Comment être accessible tout en étant crédible ? Vargas veut intéresser le grand public, mais ne saurait renoncer à ses exigences de scientifique. La preuve en est les 405 sources citées, sur lesquelles l'auteure s'est appuyée pour étayer son plaidoyer, autant d'arguments que d'aucuns ont cependant qualifiés de « convenus ». Peut-être. Cela ne l'empêche pas, et c'est tout en son honneur, de travailler à vouloir changer les comportements des gouvernants et des puissants lobbies qui « dissimulent ce que nous aurions dû savoir, si bien que nous avons continué d'avancer à l'aveugle, inconscients et crédules ».

L'ouvrage est sérieux et même l'écriture d'habitude alerte de la romancière n'arrive pas à alléger le propos, si tant est que cela eût été possible. Cet état des lieux contient énormément d'informations, « toutes indispensables, depuis la sardine jusqu'au protoxyde d'azote, en passant par le méthane

et la fonte des glaces », et il est vrai que le lecteur peut facilement attraper le tournis. Vargas le reconnaît elle-même : « Vous croyez que je ne me rends pas compte combien c'est emmerdant à lire ? »

Lecture pourtant fort pertinente, qui en appelle aux importantes notions de partage, de solidarité et d'équité et qui rejoint les préoccupations non seulement des Dominic Champagne et des milléniaux, mais de tous ceux qui voudraient croire en un réel avenir pour « l'humanité en péril ».

Michèle Bernard

Osire Glacier

LE SEXE NIÉ

FÉMINITÉ, MASCULINITÉ ET SEXUALITÉ AU MAROC ET À HOLLYWOOD

Pleine Lune, Lachine, 2019, 274 p. ; 25,95 \$

Que de jours et de nuits se sont succédé sous le toit du Maroc, du Maghreb et du Moyen-Orient depuis la parution de *O mes sœurs musulmanes, pleurez !* en 1964. Témoignage naïf mais combien poignant d'une Algérienne quand, devenue nubile à douze ans, elle se voit soudain privée de toute liberté et mariée.



La liberté, elle en avait été instruite à l'école en côtoyant des fillettes européennes. L'horizon s'est-il éclairci depuis ces temps qui paraissent assez lointains ?

Cinq décennies après le cri de la jeune Algérienne Zoubeida Bittari, la coercition, la cravache si besoin est, contrôlent encore la vie des femmes marocaines qui n'ont guère le choix que de se plier à la prérogative sexuée et sexuelle de l'homme ; voilà en résumé

le tragique constat d'Osire Glacier, spécialiste de l'histoire des femmes et des droits de la personne dans le monde arabe. Dans son dernier essai, *Le sexe nié*, elle atteste une fois de plus la lourdeur du fardeau imposé au *deuxième sexe* en terre d'Islam, en s'appuyant sur divers témoignages révoltants, quelquefois stupéfiants. Chevauchant deux manières, l'une théorique et sociologique, l'autre pratique et explicite, la traversée des champs culturels et psychosexuels qu'Osire Glacier nous propose ne ménage pas ses surprises. Elle dissèque pour nous le pouvoir masculin et son discours, lesquels s'approprient le corps et l'esprit des femmes, et dans la foulée jusqu'à la procréation, l'avortement, même l'allaitement. « En hommes puissants, la direction du sexe leur incombe. Et quand ce statut leur est refusé, certains hommes n'hésiteront pas à l'exiger par

tous les moyens [...]» Des descriptions brutales s'entremêlent très habilement à la perspective sociopolitique de l'autrice. Le socle de ce pouvoir des hommes est la sexualité, défend-elle, et le langage, son ciment. « Le langage établit un lien entre les hommes, mais dans le mépris des femmes. » Le patriarcat qui s'échafaude sur le sexisme d'État et l'interprétation masculine de la religion scelle presque hermétiquement le libre arbitre des femmes.

L'essayiste se réclame des cadres théoriques de Pierre Bourdieu et de Michel Foucault. Elle recourt à l'expression « être né avec un vagin » pour marquer avec force que cet être humain voué à devenir une femme n'accomplira son destin qu'au prix d'une négation de son corps, de son intellect et ultimement de sa vie. Le forçage culturel pénètre d'abord le corps par maints gestes et déprédations pour faire capituler l'esprit et aliéner la moindre expression de liberté. Parmi plusieurs actes de renoncement, Glacier pointe la nuit de noces et son rituel collectif où les cris de douleur de la jeune vierge se noient dans les *yoyous* frénétiques des femmes présentes à la cérémonie. « [...] parce que le sang de la défloration symbolise l'acte sacrificiel par lequel les personnes nées avec un vagin ont effectivement renoncé à elles-mêmes pour devenir un sexe pour l'autre et un corps pour l'autre. »

Si certains interdits et musellements ne nous sont pas étrangers, au Maroc ils sont exacerbés à un point tel qu'on se demande comment ne s'organise-t-il pas une véritable révolution, un printemps des femmes. À leurs risques et périls, certaines (combien ?) femmes échappent à ce déterminisme ou le refusent pour emprunter un hasardeux chemin d'indépendance. Pour preuve du danger, chaque jour quelque 600 avortements clandestins seraient pratiqués au Maroc et 36 bébés (!!!) retrouvés dans des poubelles. Ce qui fait dire à la lauréate du Goncourt 2016, Leïla Slimani dans *Sexe et mensonges. La vie sexuelle au Maroc* (2017) que « [l]a situation des femmes au Maroc n'est plus tenable ».

La liste est longue des plaidoiries en faveur d'un changement draconien des règles patriarcales dans le monde musulman. *Lire Lolita à Téhéran* (2003) d'Azar Nafisi, *Mariée de force* (2004) de Leïla, *Le voile de la peur* (2006) de Samia Shariff, *Prisonnière à Téhéran* (2008) de Marina Nemat, *Les putes voilées n'iront jamais au paradis !* (2016) de Chahdort Djavann pour n'en citer que quelques-unes. Notre compatriote Djemila Benhabib, dans son ouvrage *Les soldats d'Allah à l'assaut de l'Occident* (2011), argue que « [l]es faits et les chiffres sont là, aussi accablants les uns que les autres, pour démontrer que les pays arabes et musulmans occupent les premières places du palmarès lorsqu'il est question de discrimination et de violence à l'égard des femmes ». *Le sexe nié*, émaillé de références littéraires, ajoute sa pierre angulaire et sa solide perspective politique à l'acte d'accusation. Mais le Maroc est un pays jeune, et la culture n'est ni un destin ni une fatalité, conclut Osire Glacier.

Thérèse Lamartine

Sabah Rahmani

PAROLES DES PEUPLES RACINES

PLAIDOYER POUR LA TERRE

Actes Sud, Arles, 2019, 207 p. ; 28,95 \$

« Amérindiens, Pygmées, Maoris, Samis, Kanaks... ils sont plus de 370 millions, sur tous les continents, parlent plus de 400 langues et vivent sur 20 % des terres de la planète où se trouve 80 % de la biodiversité mondiale ».



Tel est aujourd'hui le portrait des descendants des premiers occupants de la planète, que brosse Sabah Rahmani. À première vue, on pourrait croire qu'avec une telle population leur survie est assurée. Bien sûr, il n'en est rien, si l'on considère leur dispersion, leur relatif isolement et, de ce fait, leur difficulté à faire respecter leurs droits.

« Depuis près de 30 ans des organisations indigènes fleurissent et luttent aux côtés d'associations de scientifiques, de citoyens, de personnalités et de quelques politiques pour faire reconnaître leurs droits » avec des succès mitigés jusqu'à maintenant, nous rappelle l'auteure. Seule la Convention 169 de l'Organisation internationale du travail, adoptée en 1989, constitue un outil juridique contraignant pour les États signataires. En principe, ceux-ci doivent garantir à leurs populations autochtones la protection de leur mode de vie et de leurs territoires ancestraux ainsi que les protéger de la discrimination. Pour certains, cette déclaration a valeur de symbole bien plus que d'engagement. Par exemple, Jair Bolsonaro, président du Brésil, pays qui a ratifié l'entente en 2002, déclarait il y a peu : « Les minorités devront s'adapter à la majorité ou simplement disparaître ».

Pas étonnant que dans ces conditions le chef kayapo Roani Metuktire lance un appel à tous les peuples racines pour former une alliance « politique » afin de défendre leurs droits, dans la foulée de la Conférence de Paris de 2015 sur les changements climatiques. Deux ans plus tard, en 2017, se tenait à Brasilia la première grande assemblée de l'Alliance des gardiens de Mère Nature. Plus de 200 participants, venus de tous les continents, y ont échangé, débattu et proposé des solutions pour faire face aux enjeux environnementaux et culturels que pose le développement tous azimuts que promeuvent l'Occident et les sociétés qui ont adopté son modèle de développement.

À cette occasion, Sabah Rahmani a interrogé dix-neuf d'entre eux sur leur conception du monde, de la terre, de la nature, de la place de l'humain dans l'univers, etc. À chacun, elle a demandé comment sa communauté faisait face aux pro-

blèmes environnementaux, comment elle envisageait l'avenir, comment elle voyait la « modernité » et surtout quels messages elle voulait adresser à l'Occident. Les lecteurs le constateront, leurs réponses sont étonnamment similaires, quel que soit leur horizon culturel ou géographique.

Paroles des peuples racines vient nous rappeler que, si une multitude d'espèces animales et végétales est menacée d'extinction, des sociétés humaines plurimillénaires jouent actuellement leur survie elles aussi. Toutes les femmes et tous les hommes qui luttent pour empêcher cet appauvrissement et dont Sabah Rahmani relaie ici la parole nous montrent que le combat pour maintenir la plus grande biodiversité dans notre environnement doit d'abord commencer par la prise de conscience de la non-durabilité de nos modes de vie actuels.

Yvon Poulin

Pierre Duchesne

GUY ROCHER

T. 1 (1924-1963), VOIR – JUGER – AGIR

Québec Amérique, Montréal, 2019, 458 p. ; 34,95 \$

Guy Rocher est un des représentants, de plus en plus clairsemés, d'une génération qui, façonnée par les cours classiques dans un Québec clérical, s'est servie de cette formation rigoureuse pour faire sortir le peuple québécois du cadre religieux.



Comme beaucoup d'autres dont des entretiens biographiques ont été publiés dernièrement (Denis Vaugeois, Georges Leroux), on est étonné de l'entendre ne dire que du bien de cette éducation dans la foi, alors que les échos qu'en reçoivent aujourd'hui ceux qui n'ont pas connu cette époque sombrent plutôt dans l'anathème. Pour Rocher, le collège classique a été une bénédiction (« C'est au collège

que j'ai découvert le goût de l'étude et ce goût d'apprendre »), et ses années à la Jeunesse étudiante catholique (JEC) – dont la devise sert de titre à ce premier tome – se sont avérées éminemment stimulantes et formatrices. Même les universitaires qu'il rencontre en France dans l'après-guerre sont renversés par les idées progressistes du jeune jéciste qui vient à peine d'entamer la vingtaine : « Quand, en réponse à leurs premières questions très prudentes, je leur dis ce que je pensais du marxisme, [...] ils ouvraient les yeux grands comme des dollars et n'en croyaient pas leurs oreilles ».

De retour au pays, c'est d'ailleurs à cause de sa prise de position pour les grévistes de l'amiante (1949), qui indispose le pouvoir politique subventionnaire de l'Université Laval, que

Guy Rocher est poussé à aller voir ailleurs s'il y est. À Harvard, il sera exposé aux enseignements du sociologue Talcott Parsons, dont la pensée l'habitera toute sa vie. Le doctorant est toutefois tellement brillant qu'il pourra rapidement réintégrer la Faculté des sciences sociales du père Georges-Henri Lévesque, son principal mentor et parrain. « Monsieur Rocher... la province de Québec a besoin de vous ! » lui aurait en effet lancé le recteur Vandry, devant se rendre à l'évidence après avoir été lui-même la cause principale de son exil. Huit ans plus tard, en 1960, Rocher fera le saut vers l'Université de Montréal.

Le livre se termine sur une description détaillée (70 pages) des travaux de la commission Parent (1961-1964), qui débouchera notamment, comme on le sait, sur la création d'un ministère de l'Éducation. Cette section passionnante suffirait à elle seule à établir l'intérêt du livre.

En refermant celui-ci, de Guy Rocher, on retiendra la richesse des souvenirs et les qualités intellectuelles et humaines ; de Pierre Duchesne, la minutie du travail (plus de 1 200 notes), les qualités de pédagogue (ses explications sur les particularités d'une époque révolue, par exemple sur la structure et le déroulement concret du cours classique, rendront son livre accessible aux lecteurs de toutes origines et de toutes générations) et une volonté manifeste de ne pas laisser mourir une époque déjà presque oubliée mais dont nous sommes issus.

François Lavallée

Éric Falardeau

LE CORPS SOUILLÉ

GORE, PORNOGRAPHIE ET FLUIDES CORPORELS

L'instant même, Longueuil, 2019, 149 p. ; 19,95 \$

Edgar Morin disait du cinéma que, sous sa volonté de faire vrai, celui-ci était invariablement connecté, sans égard au genre adopté, avec le monde du rêve, des fantasmes et d'une certaine animalité irrationnelle. L'hypothèse du sociologue se révèle d'autant plus vraie pour le *gore* et la pornographie.



Caractérisé par une abondance de sang et de démembrements, le *gore* serait né au tournant des années 1960. Linda Williams, mère des *porn studies*, définit pour sa part la pornographie comme un usage particulier de l'« *on/scenity* », à savoir la volonté de mettre en scène ce qui, par rapport à la sexualité, reste généralement contenu dans la sphère privée : corps nus, organes sexuels, orgasmes, etc.

En insistant sur la monstration des fluides corporels (sang et sperme), nous dit Éric Falardeau, ces deux genres expri-

meraient un rapport trouble au corps. C'est la thèse que ce dernier soutient dans *Le corps souillé*, la version remaniée de son mémoire de maîtrise, un essai accessible qui allie élégance du style et concision. Dans les deux cas, s'il y a fixation sur le corps, il y a aussi focalisation sur le visage, miroir des émotions que l'on souhaite transmettre au spectateur. Pour ce faire, la scène de massacre du *gore* mise sur l'« effet-Méduse » (effet-peur), alors que le *money shot* (l'éjaculation finale) du porno met l'accent sur la « frénésie du visible » (effet-plaisir).

La signification profonde de ces deux genres n'en souligne pas moins l'incomplétude du corps. Son imperfection est d'ailleurs fétichisée : les chairs avachies et le sang font du corps *gore* une pure matérialité coupée de ses facultés intellectuelles ; le corps de la porno est au contraire exposé comme un corps-machine ultraperformant et infatigable, soumis à l'animalité de ses pulsions sexuelles. En une quinzaine de courts chapitres, le spécialiste de cinéma scrute ainsi méticuleusement ce qui rapproche la porno du *gore*, par un aller-retour instructif entre deux genres à première vue dissemblables.

David Laporte

Marie-Josée Gicali

ON N'OUBLIE JAMAIS RIEN

LE GÉNOCIDE COMME JE L'AI VÉCU

Hurtubise, Montréal, 2019, 277 p. ; 24,95 \$

Originaire du Rwanda, Marie-Josée Gicali est arrivée au Québec en 1998 grâce à une bourse d'études. Elle est aujourd'hui détentrice d'un doctorat en sciences de l'éducation, obtenu à l'UQAM. Mais, avant tout, elle est une survivante, et même une miraculée, du terrible génocide perpétré en 1994. Dans son ouvrage autobiographique, elle témoigne de l'horreur qui s'est abattue sur son pays d'origine, il y a 25 ans de cela.

À compter du 7 avril 1994, en à peine trois mois, un million de personnes (surtout des Tutsis), hommes, femmes et enfants, ont été pourchassées, torturées, assassinées, souvent à coups de machette, dans des conditions horribles. Plusieurs membres de la famille de l'auteure font partie des victimes de ce génocide, le plus rapide dans l'histoire de l'humanité. L'élément déclencheur de cette hécatombe a été la mort du président Habyarimana, après qu'un missile a été lancé sur son avion. Mais il faut



dire que le drame se préparait depuis longtemps déjà. Les injustices, brimades et discriminations à l'encontre des Tutsis perduraient depuis plusieurs années. Ils étaient exclus de la fonction publique, des études supérieures, de la police, de l'armée, etc. Ils pouvaient également être impunément maltraités ou brutalisés.

Mais la distinction entre Hutus et Tutsis ne relevait que de l'arbitraire puisque, historiquement, les uns comme les

autres partageaient la même langue, les mêmes croyances, la même culture et la même conscience de groupe, ce qui, par définition, faisait d'eux des membres de la même ethnie. C'est à l'époque coloniale que des distinctions furent établies entre les deux groupes. Leur séparation fut basée sur des critères morphologiques et sociaux permettant aux colonisateurs de créer artificiellement un groupe à privilégier afin d'obtenir son appui pour mieux contrôler la colonie. C'était la recette habituelle des puissances coloniales... Et la recette idéale pour faire naître de l'animosité entre les deux « ethnies ».

Dans *On n'oublie jamais rien*, Marie-Josée Gicali relate sa vie et celle de sa famille et de sa communauté avant le génocide. Une vie relativement heureuse, en dépit des brimades. Puis, elle raconte l'horreur qui a soudainement embrasé son pays, avec les résultats que l'on connaît. On découvre en elle une jeune femme d'une force de caractère peu commune et d'une incroyable résilience. Mais la folie meurtrière ne peut que laisser des traces dans l'âme et dans le corps. On le constate doublement sur la photographie de couverture, en voyant la cicatrice laissée par la balle ayant traversé son bras ; mais aussi et surtout, dans son regard exprimant une tristesse insondable, où se décèlent tout de même des lueurs d'espoir.

Le livre de Marie-Josée Gicali est un témoignage extrêmement touchant et troublant, qu'on doit lire afin de réaliser jusqu'où la haine et la folie peuvent conduire. Un livre dont il faut absolument tirer des leçons.

Gaétan Bélanger

nuitblanche.com

Numéros courants | Archives | Exclusivités Web